
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 7 (1979)

DOI: 10.11588/fr.1979.0.49384

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

mutations de l'historiographie contemporaine: que l'on songe au texte encore imprégné de l'esprit du *Kulturkampf* du dominicain PAULUS (1912) et à celui, plus irénique, du jésuite Max PRIBILLA (1946) qui annonce l'évolution des trois dernières décennies (p. 93-115). Le noyau du recueil est d'ailleurs constitué par trois articles de 1965 – présentés au Congrès des historiens allemands de 1964 et réunis pour la première fois – où l'on notait des divergences entre DICKMANN et BORNKAMM, d'origine essentiellement méthodologiques.

En définitive, indispensable parce qu'il regroupe des articles parfois difficilement accessibles, notamment en France, cet ouvrage est par lui-même un témoignage en faveur de la tolérance, c'est-à-dire de la reconnaissance de l'Autre et, à ce titre, il intéressera un très large public.

Gérald CHAIX, Tours

Rolf ENGELSING, *Die literarische Arbeit*. Vol. 1: *Arbeit, Zeit und Werk im literarischen Beruf*, Göttingen (Vandenhoeck & Ruprecht) 1976, 553 p.

Qui ne sait que les instituteurs ont plus de vacances qu'il n'y a de jours dans l'année, du moins à en croire les calculs de certains! Voilà qui reflète assez bien l'opinion commune selon laquelle les instituteurs et les autres enseignants sont des privilégiés, censés travailler moins que les autres fonctionnaires ou que les employés. C'est le problème que R. E. envisage de façon globale en étudiant le temps de travail des comptables, des instituteurs, des professeurs de lycée et d'université, des élèves et des étudiants, des pasteurs, des écrivains, des journalistes et des acteurs, dans une perspective à la fois synchronique, notamment grâce à des comparaisons, et diachronique, en remontant tantôt au XVI^e, tantôt au XVIII^e siècle, selon les professions et les données de l'histoire. Il a dépouillé à cet effet une foule de documents divers, des mémoires, des journaux intimes, des correspondances, des guides pour étudiants et des ouvrages historiques. Ainsi il fait remarquer que l'on connaît assez bien la durée de travail hebdomadaire ou journalière des ouvriers, car, sauf exception, elle est chiffrable, et qu'il n'en est pas de même du temps de travail des intellectuels, pour lesquels il n'y a pas souvent de corrélation entre le résultat et le temps requis. Pour ses enseignants, l'Etat a bien fixé des minima, variant selon le degré de l'enseignement, mais il ne s'agit là que du temps «extérieur», ou public, heures de cours dans l'établissement, qui n'ont qu'un rapport lointain avec le temps de travail effectif, puisqu'il faut y ajouter, outre quelques services annexes, les heures de préparation des cours – variables, elles aussi, selon les individus et la nature des cours, voire le niveau des élèves – les heures de correction – pour lesquelles on peut établir une moyenne en tenant compte de la nature de l'épreuve et de la longueur des copies.

Tout au plus peut-on ajouter qu'aujourd'hui la correction prend plus de temps qu'autrefois, étant donné que les élèves et les étudiants font bien plus de fautes, même dans leur langue maternelle, l'orthographe et même les expressions idiomatiques étant devenues moins sûres à la suite de la mutation culturelle

qu'a entraînée la primauté de l'image. Ainsi le temps de travail des enseignants se compose d'une part fixe et d'une part variable, de sorte qu'on peut tout au plus donner une fourchette. S'appuyant sur différentes enquêtes effectuées en Allemagne depuis les années vingt, R. E. fournit de nombreuses indications. Selon une publication de 1960, l'instituteur de Berlin, avec un horaire de 28 heures de service, travaillait 48 heures; le professeur de lycée, avec 25 heures de service, 54 heures; en fait, l'éventail allait de 30 à 67 heures pour les instituteurs et de 35,5 à 77,5 pour les professeurs (p. 74 sq.). Dans l'ensemble, les enseignants allemands se plaignaient d'être surchargés et de manquer de loisirs pour se recycler. L'ampleur de la fourchette montre déjà à quel point il est difficile de donner des moyennes valables; néanmoins R. E. n'explique guère ces variations et se contente d'aligner les résultats des différentes enquêtes; il eût pourtant été intéressant d'étudier, outre les normes, les facteurs qui conditionnent ces variations en faisant intervenir la psychologie individuelle, les conditions de travail, l'économie et l'histoire. Il signale tout au plus que, fournis par les intéressés eux-mêmes ou leurs organisations professionnelles, les chiffres étaient souvent subjectifs; obligés de lutter contre une opinion publique peu favorable ou soucieux d'obtenir une décharge de services, notamment administratifs, ils se sentaient obligés de majorer le nombre d'heures. Ceci ressort surtout lorsque R. E. cite les données fournies par les enseignants anglais, qui, eux, semblent plutôt vouloir minimiser leur temps de travail, comme s'ils étaient victimes d'un préjugé inverse, comme si, Outre-Manche, il n'était pas de bon ton d'en faire trop. Mais R. E. se contente d'aligner les faits sans vraiment les commenter, attendant qu'ils se corrigent les uns les autres. Et quand il compare les services des professeurs allemands avec ceux de leurs collègues français, il oublie qu'en France il s'agit d'heures pleines et que, selon les catégories, le service varie de 15 heures hebdomadaires pour les agrégés à 21 heures pour les P.E.C.G. et les maîtres auxiliaires.

Tout en s'appuyant largement sur les réglementations de services, les chiffres avancés par les organisations professionnelles et diverses enquêtes, R. E. déclare d'emblée qu'il s'engage sur un terrain inexploré, car son ambition n'est pas simplement de faire la synthèse de ces enquêtes, elle est bien plus haute et plus large, mais aussi bien moins nettement définie. Et il en a conscience, laissant entendre que quelques parties de son livre tiennent plus de l'essai que de l'étude scientifique. Certes, le défricheur a droit à quelque mansuétude, mais celle-ci est parfois mise à rude épreuve en raison de l'imprécision de l'objet, de l'absence de sens critique et, partant, de la méthode employée.

En guise de bilan de la recherche, R. E. résume le débat sur le rôle respectif de l'hérédité ou du génie et de l'éducation, mais sans bien préciser en quoi ce débat conditionne la conception du travail de l'intellectuel: le génie ne travaille pas, il crée et échappe à des normes. Si au XIX^e siècle, l'élite avait encore cru à l'antique clivage entre la noble étude et le méprisable travail manuel, 1919 révolutionnait les conditions sociales et les mentalités. Face aux conseils ouvriers, les »travailleurs intellectuels« se sentaient obligés de se regrouper pour défendre leurs intérêts; puis, l'inflation ayant ruiné leur assise économique, ils se voyaient contraints de renoncer à leur statut privilégié, à la »représentation«

et à la domesticité que celle-ci requérait. C'était la fin du »Privatgelehrte«, de l'idéalisme du rentier qui s'adonnait à ses chères études sans vouloir les monnayer. Si au XIX^e siècle le professeur avait joui d'un certain prestige en tant que savant – ce qui explique la mode des »programmes scientifiques« des lycées, qui renferment parfois d'excellents travaux –, après 1919 il n'était plus considéré que comme pédagogue. Mais qu'on ne s'attende pas à un exposé suivi. On peut tout au plus glaner, disséminées au milieu de nombreux exemples, quelques remarques intéressantes sur les changements de structure qui ont affecté la vie des intellectuels au milieu du XIX^e et au cours du XX^e siècles. Malheureusement, R. E. néglige le plus souvent les facteurs économiques.

Ceci vaut aussi pour le chapitre consacré aux pasteurs et aux curés, avec ses détails sur la durée du service religieux, le nombre hebdomadaire ou annuel de sermons, le changement qui s'est opéré dans les charges des prêtres, réduites d'abord par la déchristianisation, puis diversifiées à l'infini, si bien que l'éventail de leur temps de travail va de 30 à 72 heures hebdomadaires et que ce corps fait entendre les mêmes lamentations que les autres professions d'intellectuels. De façon analogue on apprend bien des détails sur le métier écrasant des acteurs, la diminution progressive de leur répertoire entre le XVIII^e et le XX^e siècle, la nature des occupations quotidiennes des élèves et des étudiants, qui, jusqu'au XVIII^e siècle, avaient parfois un horaire de seize heures par jour; R. E. explique l'évolution de la durée des études du XVIII^e siècle à nos jours, tout comme celle des obligations des professeurs d'université ou l'évolution des universités qui, d'établissement d'enseignement, s'ouvraient à la recherche au cours du XIX^e siècle pour se scolariser de nouveau avec la démocratisation de l'enseignement supérieur. Si, pour le XIX^e siècle, les remarques ne sont valables que pour l'Allemagne, pour l'époque contemporaine, on constate une évolution parallèle en France.

Un long chapitre est consacré à la fréquentation des cours de »Mélanchton à R. Dutschke«. R. E. y suit l'évolution des disciplines à la mode, la théologie passant, à la fin du XVIII^e siècle, le flambeau à la philosophie, puis, pendant le *Vormärz*, à l'histoire, qui servait de succédané à la politique qui, elle, était tabou, tandis qu'aujourd'hui l'université a éclaté, aucune discipline n'étant plus capable de rassembler les étudiants des différentes facultés, comme jadis Melanchton, Fichte ou Ranke. R. E. donne énormément de précisions, calcule le nombre d'auditeurs par cours, par année, pour la carrière de Kant, de Burckhardt et d'autres. Mais pourquoi aligner tant de détails qui n'ont souvent qu'une valeur individuelle? Bien des fois un ou deux exemples auraient suffi. Puis, sans tenir compte des données historiques, il s'interroge sur la nature du succès universitaire et essaie de dégager quelques principes généraux; ainsi il estime que les étudiants ne se concentreraient que sur 5 professeurs, ce qui »semble indiquer une limite naturelle aux possibilités de contacts sociaux intensifs« (211), comme si tout ne dépendait pas de la personnalité du professeur, de l'individualité de l'étudiant et de la nature de leurs relations. Pour donner plus de poids à sa thèse, R. E. allègue plusieurs exemples, qui ne paraissent cependant pas plus convaincants que celui de Schiller écrivant son »Wallenstein« pour sa femme, les Humboldt et Goethe. Il a par contre raison d'insister sur le rôle que la

rhétorique et l'improvisation ont joué dans le succès de certains professeurs au XIX^e siècle, qui s'adressaient plus au sentiment qu'à l'intellect. Il a également raison d'affirmer que les vulgarisateurs, les disciples attiraient souvent plus de monde que leurs maîtres, encore trop novateurs; mais peut-on dire que les contestataires et les jeunes professeurs trouvaient plus d'écho parce qu'ils étaient plus proches de leur public? C'était vrai pour Fichte à Jéna, c'est souvent vrai de nos jours, mais c'est négliger le contexte historique et l'esprit d'une époque que d'en faire une loi générale. Non sans raison les N. v. Hartmann, les Heidegger ou les Bollnow, qui, immédiatement après la guerre, remplissaient les amphithéâtres des universités allemandes, n'étaient alors ni très jeunes ni très révolutionnaires, mais ces philosophes répondaient aux besoins d'une jeunesse désorientée et à sa soif d'espoir. Bien que les comparaisons avec les services religieux, les concerts, les manifestations diverses ne soient pas toujours très pertinentes, l'intérêt de ce chapitre réside non dans l'exposé de principes sociologiques, souvent contestables, mais plutôt dans le fait qu'il éclaire sous un jour parfois nouveau l'histoire de l'Université allemande.

Ce qui manque à cette étude, c'est un fil conducteur; bien des fois le lecteur ne voit pas bien le lien entre tel ou tel paragraphe et le sujet. Les développements sur la fréquence et la nature de la correspondance dans le passé pouvaient avoir quelque incidence sur le temps de travail des intellectuels, mais alors l'exemple de la Princesse Palatine ne paraît pas des mieux choisis; et quel intérêt pouvaient avoir les remarques sur le bilinguisme et le multilinguisme? Epris de détails, R. E. professe un véritable fétichisme pour les chiffres et les statistiques, hélas, bien des fois fallacieux. S'appuyant sur la remarque polémique d'un pamphlet moraliste, qui regrettait que 100.000 personnes fréquentassent quotidiennement les cabarets, R. E. estime qu'on ne saurait certes en conclure que cela faisait 35 millions de spectateurs dans l'année, mais, sans penser que le chiffre de base n'avait aucune valeur historique, il estime qu'environ 10 millions de personnes, c'est-à-dire 17 à 18% de la population allemande avaient assisté à de tels spectacles, si l'on admet que chaque visiteur y allait 3 à 4 fois par an (331). De façon analogue il conclut que, sous prétexte qu'à Brême, au début du XIX^e siècle, les églises étaient «bondées», environ 6.500 personnes assistaient à l'office du dimanche, vu qu'il y avait 20 églises protestantes (291). Malheureusement, nous pourrions multiplier les exemples qui reposent sur des bases aussi hypothétiques, de sorte qu'on est amené à conclure que l'intérêt du livre réside moins dans les principes sociologiques que l'auteur croit pouvoir dégager des observations que dans le fait qu'il rassemble une immense documentation sur l'histoire du travail intellectuel, comme aussi une foule de détails qui éclairent parfois l'histoire sous un jour nouveau et lui permettent de corriger certains clichés (cf. p. 56 sur le rôle progressiste de la grande entreprise capitaliste pour la réduction du temps de travail ou p. 198 sq. sur le rôle de l'université et des *Burschenschaften* pendant le *Vormärz* etc.). Manifestement, l'auteur a été trop ambitieux et, oubliant ce qu'il dit à propos de la gestation du travail intellectuel, il a travaillé trop vite. Il nous reste à espérer que le 2^e volume annoncé ne verra le jour que lorsqu'il sera arrivé à maturité.

Gonthier-Louis FINK, Strasbourg